

pour retenir son frère prisonnier et pour s'emparer ensuite de tous ses États. Ferdinand fut averti à temps, il s'échappa le cœur plein de ressentiment et regagna en toute hâte ses États. Peu de temps après, étant à son tour tombé malade, don Garcia, pour faire oublier la trahison qu'il avait méditée, crut devoir se rendre en Castille. Ferdinand le fit arrêter et retenir prisonnier dans le château de Ceya. Mais don Garcia corrompit ses gardes, s'évada, et, de retour dans ses États, rassembla une armée pour tirer vengeance de l'insulte qui lui avait été faite. Ferdinand lui envoya des ambassadeurs afin de l'apaiser, mais il ne put y réussir. Il réunit donc également ses troupes, et le 1^{er} septembre 1054, les deux armées se rencontrèrent à quatre lieues environ de Burgos, dans la vallée d'Atapuerca. Les deux armées n'étaient pas égales, et quoique Garcia eût recherché l'alliance du roi de Saragosse, et qu'il eût des Maures dans son camp, il était bien loin cependant d'avoir une armée aussi nombreuse que celle de son frère. Il passait pour habile capitaine en même temps que pour brave soldat; mais son caractère dur et intraitable lui avait fait de nombreux ennemis. Les rangs de son armée étaient pleins de mécontents. Ferdinand, au contraire, qui ne lui cédait en rien comme bon général, ou comme vaillant chevalier, avait en outre le talent de se faire aimer. Il était à la tête d'une armée qui lui était dévouée. Les chances n'étaient donc pas égales; aussi, toutes les personnes sincèrement attachées à don Garcia s'engagèrent-elles à accepter la paix que Ferdinand lui faisait encore proposer. Il ne voulut rien entendre, et la bataille commença. Un vieillard, qui avait servi de précepteur à Garcia, voyant son entêtement et prévoyant l'issue du combat, se jeta au plus fort de la mêlée sans bouclier, sans casque, sans cuirasse, et armé seulement de sa lance et de son épée. Il ne voulait pas survivre à son élève, et il reçut en brave la mort qu'il cherchait.

Pendant la nuit, Ferdinand avait fait occuper par l'élite de ses chevaliers une petite hauteur boisée, qui se trouvait sur le flanc de l'armée navarraise. Quand on en fut venu aux mains, cette troupe de choix fondit sur le flanc des Navarrais, avec tant d'impétuosité qu'elle y eut en quelques instants jeté le désordre. Elle pénétra jusqu'à l'endroit où Garcia combattait en personne, et ce prince tomba mortellement frappé de plusieurs coups de lance. Quelques auteurs prétendent que cette troupe était formée de chevaliers tous issus du sang royal de Léon, qui, excités par doña Sancha, avaient juré de venger sur Garcia la mort de Bermude. D'autres racontent qu'elle se composait en grande partie de mécontents, qui, la veille même, avaient déserté du camp de Garcia; d'autres disent enfin que ce roi tomba sous les coups de Sancho Fortunés, dont il avait déshonoré la femme. Quelle que soit, de ces trois versions, celle qui mérite créance, le résultat fut toujours le même, et son armée prit la fuite. Ferdinand aurait peut-être pu s'emparer du royaume de son frère. Il montra beaucoup de modération; il se contenta de reprendre les villes qui depuis longtemps étaient en litige entre les deux États, et laissa aux enfants de Garcia les États de leur père. Don Sancho Garcès, l'aîné de ses fils, eut le royaume de Navarre; don Ramire eut en souveraineté la ville de Calahorra, nouvellement enlevée aux Maures. Garcia laissa encore deux autres fils, don Ramon et don Ferdinand, ainsi que deux filles, Ermesenda et Ximena.

Le roi Ferdinand fit aussi la guerre contre les Maures. On n'est pas d'accord sur la date de ses diverses opérations militaires. Quelques-uns les font remonter jusqu'aux premières années de son règne. Les autres, avec plus de vraisemblance, pensent qu'il n'osa tenter de grandes entreprises que lorsque la mort de son frère l'eut délivré de toute inquiétude du côté de la Navarre. Au reste, à quelque époque que ces campagnes aient eu lieu, tous les historiens demeurent d'accord

qu'elles furent glorieuses et profitables pour les chrétiens. A la tête de son armée, il entra dans la partie du Portugal qui se trouve entre le Duero et le Mondego. Il assiéga Viséu, cette ville devant laquelle avait péri Alphonse V, son beau-père. Elle était défendue par un corps d'archers qui lançaient leurs traits avec tant d'adresse et de vigueur, qu'ils perçaient les casques et les cuirasses les plus durs, en sorte que les assiégeants furent obligés de s'armer de boucliers doublés de bois et de triples cuirasses. Viséu est placé sur une hauteur. Dans la partie la plus élevée de la ville, se trouvent encore deux tours de construction romaine : c'est surtout de ce point que les archers incommodaient les assiégeants. Ferdinand leur opposa des compagnies d'habiles frondeurs. La défense fut acharnée, mais inutile, et la ville fut emportée. Ferdinand ternit l'éclat de cette victoire par un acte de barbarie, auquel on voudrait pouvoir ne pas ajouter foi. Mais le récit unanime de tous les historiens ne laisse malheureusement pas de doute. L'archer qui, en combattant loyalement sur les murailles de la ville, avait tué Alphonse V, fut trouvé au nombre des prisonniers. Ferdinand lui fit couper les deux poignets. La guerre avait alors un caractère de ferocité, auquel l'esprit se refuserait à croire, si nous n'avions vu de nos jours à quels excès les Espagnols peuvent quelquefois se laisser entraîner. Lorsqu'une ville tombait au pouvoir des chrétiens, les habitants étaient égorgés, mutilés ou réduits en servitude; et quand le vainqueur ne se trouvait pas assez fort pour conserver des murailles qu'il avait privées de tous leurs habitants, il les rasait pour que de nouveaux ennemis ne vinssent pas s'y établir. On coupait les arbres, on arrachait les vignes, on incendiait les moissons, et quelquefois on se glorifiait de sanglantes dépouilles. Nous avons vu le roi de Séville, Ben-Abéd, se faire une coupe avec le crâne d'un prince qu'il avait tué. Un autre roi arabe, celui de Saragosse, ayant vaincu sous les murs de Balbastró le comte

En-Arméngol d'Urgel, lui fit couper la tête, la fit embaumer, enchâsser d'or, et il la portait sans cesse avec lui comme un gage de victoire.

Lamego éprouva bientôt le sort de Viséu. Enfin Ferdinand s'empara de la ville de Coimbre, située sur la rive droite du Mondego; en sorte qu'il se trouva maître de tout le pays qui s'étend de la rive de ce fleuve jusqu'à celle du Duero.

Les chroniqueurs espagnols, toujours prodigues de merveilleux, racontent qu'une révélation divine fit connaître à Compostelle la prise de Coimbre, bien avant que cette nouvelle ait pu y parvenir par les voies humaines. Un saint homme, qui était venu en pèlerinage au tombeau de l'apôtre, s'émerveillait en entendant les Espagnols raconter combien de fois saint Jacques avait combattu pour leur assurer la victoire. Il s'étonnait de ce que le fils de Zébédée, qui, de son vivant, avait été un simple pécheur, se fût après sa mort converti en homme d'armes. Mais dans la nuit qui précéda le 24 juin 1058, saint Jacques lui apparut monté sur un cheval blanc; et lui montrant des clefs qu'il tenait à la main, lui dit que le lendemain, à la troisième heure du jour (neuf heures du matin), il ouvrirait avec ces clefs les portes de Coimbre à l'armée de Ferdinand. Dès que le jour parut, le pèlerin raconta la vision qu'il avait eue. On envoya des messagers au camp de Ferdinand, pour être plus promptement instruit de la vérité, et ils trouvèrent que tout s'était passé comme le saint l'avait annoncé.

Ferdinand ne se borna pas à ces expéditions en Portugal : il porta ses armes dans la partie la plus centrale de la Péninsule. Après avoir franchi la chaîne de montagnes qui sépare la vallée du Duero de celle du Tage, il se jeta dans l'ancien pays des Carpétains. Il portait de tous les côtés la dévastation : il détruisait partout ces tours construites sur des endroits élevés, au sommet desquelles se tenaient des vedettes arabes pour avertir leurs compatriotes des incursions des enne-

mis. Lorsqu'ils apercevaient un parti de chrétiens, ils allumaient un bûcher préparé sur la plate-forme, afin que la flamme pendant la nuit, ou pendant le jour la fumée, répandissent l'alarme. Il existe encore beaucoup de ces édifices en Espagne, où, ainsi que nous l'avons dit (pag. 36), elles ont conservé le nom de *atalayas*, vedettes.

Il s'avança jusqu'à Madrid, qui portait alors le nom de Magèrit, et jusqu'à Alcalá de Hénarès, dont il commença le siège. Mais le roi de Tolède Yahya, surnommé *Al-Mamoun* (*), le Renommé, fils de Dzl-el-Nouh, craignant que la ville, une des plus importantes de son royaume, ne lui fût enlevée, envoya de grands présents au roi de Castille et de Léon, en lui demandant la paix et son alliance.

Le roi Ferdinand ne s'occupait uniquement des choses de la guerre. Il profita de ce qu'il se trouvait en paix avec Ben-Abéd, roi de Séville, pour lui faire demander les restes de saint Isidore, qu'il fit transporter à Léon avec beaucoup de pompe. La translation du corps de ce saint personnage avait appelé à Léon la plus grande partie des seigneurs et des évêques de ses royaumes. Il profita de cette circonstance pour les réunir en concile, afin de faire approuver par eux le partage qu'il voulait faire de ses États. Il donna à Sancho, l'aîné de ses fils, le royaume de Castille; à Alphonse le royaume de Léon; et celui de Galice à Garcia, le plus jeune. Il voulut que ses filles eussent aussi de petites souverainetés: Urracá, l'aînée, eut la ville de Zamora; Elvire, sa sœur, eut celle de Toro. Ainsi Ferdinand renouvelait la faute commise par son père, et sa propre expérience ne lui avait guère profité. Il morcelait de nouveau ses États, et, avec l'intention d'assurer le bonheur de ses enfants, il jetait

entre eux des éléments de discord. Après avoir fait approuver ce partage, il fit encore une expédition contre les Maures. Il avait, sous les murs d'Alcalá de Hénarès, contracté une étroite alliance avec le roi de Tolède, Yahya-el-Mamoun. Celui-ci, mécontent du roi de Valence, Abd-el-Melech, résolut de le détrôner, bien que ce prince fût son gendre. Il réclama l'assistance de Ferdinand, et, avec l'aide de ce roi, il alla mettre le siège devant la ville de Valence, dont il se rendit maître. Au retour de cette expédition, Ferdinand tomba malade, et mourut le 27 décembre 1065. Il fut en possession du royaume de Léon vingt-huit ans et quelques mois. Il y avait déjà plus de douze ans qu'il régnait sur la Castille, en sorte qu'il porta le titre de roi pendant plus de quarante années. Mariana dit qu'il mourut en odeur de sainteté.

MORT DE DON RAMIRE, ROI D'ARAGON; — SANCHO-FERNANDEZ FAIT LA GUERRE AU ROI DE LÉON. — BATAILLE DE LLANTADA. — BATAILLE DE GOLPEJARA. — SANCHO DÉTRÔNE GARCIA, ROI DE GALICE. — ALPHONSE SE RÉFUGIE A TOLEDE. — SANCHO ASSIÈGE ZAMORA. — IL EST ASSASSINÉ PAR VELLIDÓ DÓLFOS. — ALPHONSE V LUI SUCCEDE, ET RÉUNIT LES ROYAUMES DE CASTILLE, DE LÉON ET DE GALICE.

Des quatre fils de Sancho le Grand, un seul vivait encore: c'était don Ramire, roi d'Aragon. Il faisait sans relâche la guerre aux Maures; et s'efforçait d'agrandir ses États aux dépens de ceux des rois de Saragosse et de Lérida. Vers la fin de l'année 1067 (460 de l'hégire), il avait été mettre le siège devant le château de Grados (*), situé sur la rive droite de la Eséra, à une demi-lieue environ de l'endroit où la Isavená se jette dans cette rivière. Ahmet I^{er}, surnommé Al-Moktadil-Billah (**), qui était alors roi de Saragosse, réclama l'assistance du roi de Castille, Sancho-Fernandez,

(*) C'est de ce surnom Al-Mamoun que les chroniqueurs espagnols ont fait le nom d'Almenon, donné par eux à Yallya I^{er}. Ce roi fut le père de sainte Casilda, dont nous avons déjà rapporté la légende, page 9.

(*) Atijotrâ'hui Graús.

(**) Mariana l'appelle Al-Mogdadir-Vila.

dont il s'était reconnu tributaire. Sancho vint avec son allié pour faire lever le siège de Grados. On livra bataille non loin de la ville. Les Aragonais furent vaincus, et don Ramire mourut en combattant. Il eut pour successeur Sancho-Ramirès, l'aîné de ses fils.

Trois petits-fils de Sancho le Grand, portant également le nom de Sancho, se trouvèrent en même temps sur le trône. C'étaient Sancho-Ramirès, roi d'Aragon; Sancho-Garcès, roi de Navarre; Sancho-Fernandez, roi de Castille, qu'on appelle aussi Sancho le Fort, à cause de sa vigueur et de sa témérité. Ce dernier pensait que le roi son père avait commis une grande injustice à son égard, en donnant à chacun de ses frères une partie de ses États. Tant que sa mère doña Sancha vécut, il se borna à se plaindre, parce qu'il n'osait pas arracher à ses frères leur part de l'héritage paternel; mais en 1068, dès qu'elle fut morte, il rassembla une puissante armée. Le roi de Léon, don Alphonse, qui se trouvait le plus menacé, appela aussi ses sujets sous les armes, et réclama le secours de son frère le roi de Galice, qui lui envoya quelques troupes. Le 19 juillet 1068, les deux armées de Léon et de Castille se rencontrèrent près d'un endroit appelé Llantada. Après un combat où la victoire fut longtemps disputée, l'armée d'Alphonse fut mise en fuite et obligée de chercher un asile dans la ville de Léon. Cependant cet avantage avait, sans doute, été bien chèrement payé par Sancho, car il n'en tira aucun profit: il ne poursuivit pas sa victoire, et deux années se passèrent sans nouvelle tentative de sa part. En 1070, les deux frères recommencèrent la guerre, et leurs armées se rencontrèrent sur les bords du Carrion, dans un lieu appelé Golpejara (*). Le roi don Sancho et ses Castillans furent mis en fuite. Don Alphonse, plein d'humanité, et voulant épargner le sang chrétien, défendit à

ses troupes de poursuivre les vaincus. Sa bonté lui fit ainsi commettre une faute, qu'il ne tarda pas à expier. Dans l'armée vaincue se trouvait le capitaine Rodrigue Diaz de Bivar, plus fameux sous le surnom du Cid. Il rallia pendant la nuit une partie des fugitifs, et pensant que les vainqueurs devaient être tranquilles et sans méfiance, dès le point du jour il se jeta sur leur camp, et les ayant surpris plongés dans le sommeil, il en fit un grand carnage et les mit facilement en déroute. Alphonse, qui s'était réfugié dans une église, y fut pris et conduit à Burgos. Dès que doña Urraca connut cette nouvelle, elle vint s'entremettre entre ses deux frères. Elle obtint par ses instances que Sancho laisserait la vie à don Alphonse; mais cette concession lui fut accordée à la condition seulement que ce prince se ferait moine. On renferma donc le vaincu dans le monastère de Sahagun, situé sur le bord de la Cea.

Don Sancho, non content de s'être emparé du royaume de Léon, entra dans la Galice pour se rendre maître des États de don Garcia. Celui-ci, d'un esprit violent et tyrannique, s'était aliéné l'esprit de ses sujets; aussi ne put-il faire aucune résistance. Il fut obligé de prendre la fuite à la tête d'un corps de trois cents cavaliers, et il se réfugia en Portugal chez les Maures, auxquels il demanda des secours; mais ils refusèrent d'embrasser sa cause. Il entra donc dans ses anciens domaines, et étant parvenu à réunir une petite armée, il se mit à courir le pays. Sancho s'attacha aussitôt à sa poursuite. Il le rejoignit, l'attaqua, battit les troupes qui l'accompagnaient, le fit prisonnier, et le renferma en Galice, dans le château de Luna. Mais, au bout de quelque temps de captivité, don Garcia parvint à s'échapper, et se retira dans les États de Ben-Abéd, roi de Séville.

De son côté, don Alphonse, reclus bien contre son gré dans le monastère de Sahagun, parvint, avec l'aide de trois frères de la famille des Ansurez, à sortir de ce couvent. Il

(*) Suivant l'archevêque don Rodrigue, Yulpecularia, la renardière.

gagna les terres des Maures, et demanda un asile au roi de Tolède, Yahya-Al-Mamoun, qui lui fit l'accueil le plus gracieux. Ce prince lui donna pour résidence une maison voisine de son palais. Alphonse était prudent, modeste, libéral. Ses manières étaient pleines de charme, en sorte qu'il eut bientôt gagné l'affection de tous ceux qui le voyaient; il obtint facilement la permission de garder avec lui non-seulement Pedro, Gonçalo et Fernand-Ansurez, que sa sœur Urraca avait attachés à sa personne, comme compagnons et comme conseillers, mais encore bien d'autres Espagnols, qui, fidèles même dans la mauvaise fortune, vinrent le rejoindre à Tolède. Al-Mamoun les accueillit tous avec générosité; et, pour qu'ils pussent vivre sans être à charge à son hôte, il leur assigna des grades dans son armée; il les prit tous à sa solde et les employa dans les guerres qu'il faisait contre les autres Maures. Quand la guerre cessait, le prince exilé passait son temps à chasser. Pour la commodité de ses veneurs, il avait construit, au milieu des bois, un rendez-vous de chasse qui s'est accru avec le temps, et qui est devenu la ville de Brihuega. Al-Mamoun se plaisait beaucoup dans sa société. Un jour, qu'ils avaient été se récréer ensemble dans un jardin de plaisance, situé hors de la ville, sur les bords du Tage, Alphonse s'endormit à l'ombre de quelques arbustes. Le hasard voulut que le roi vînt, avec ses courtisans, s'asseoir de l'autre côté du buisson. Leur conversation tomba sur la forte position de la ville de Tolède, et sur l'impossibilité de l'enlever de vive force. Un des Maures, plus expérimenté que les autres, dit qu'il était cependant un moyen infaillible de se rendre maître de la ville: qu'il suffisait, pour cela, de ravager pendant sept ans ses environs; d'y détruire les récoltes et les moissons, de manière à ce que les habitants ne pussent pas se procurer de vivres. Alphonse, qui s'était éveillé, n'avait pas perdu un mot de cette conversation; mais il feignait de continuer à

dormir. Quand le roi vit que le prince chrétien était couché près de là, il craignit qu'il n'eût entendu ce qui venait d'être dit, et qu'il ne fût tenté de faire usage quelque jour du moyen de prendre Tolède, qui venait de lui être révélé. Il voulut donc vérifier s'il dormait; et, pour cela, il lui versa du plomb fondu dans la main. Mais Alphonse supporta cette épreuve sans sourciller. Le plomb fondu coula entre ses doigts sans y laisser de trace; c'est ce qui lui fit donner le surnom d'Alphonse à la main trouée. Voilà, dit Mariana, des bavardages et des contes de nourrices; car, eussiez-vous un sommeil aussi dur que celui d'Épiménide, la douleur que vous causerait le contact du plomb fondu ne pourrait manquer de vous éveiller. Il faut plutôt croire que ce nom d'Alphonse à la main trouée lui fut donné à raison de sa libéralité.

Les historiens racontent encore une autre circonstance du séjour d'Alphonse à Tolède. Un jour, disent-ils, que ce prince se trouvait à côté d'Al-Mamoun, ses cheveux se hérissèrent. Ce fut en vain que le roi les lui abattit plusieurs fois; ils se relevèrent toujours. Les Maures, grands partisans des augures et de la divination, prétendirent que cela signifiait qu'un jour Alphonse s'emparerait de la couronne de Tolède. Ils conseillaient au roi de le faire mourir. Mais Al-Mamoun était d'un caractère humain; il aimait Alphonse, et ne pouvait croire que celui-ci voudt jamais rien entreprendre contre les lois de l'hospitalité. Il était persuadé d'ailleurs qu'on chercherait en vain à empêcher l'accomplissement des décrets de la Providence. Il se contenta donc de demander à Alphonse la promesse qu'il resterait toujours son allié, et que jamais il n'entreprendrait rien contre lui.

Pendant que le roi de Léon passait ainsi son temps réfugié à Tolède, Sancho le Fort, que ses succès rendaient plus fier et plus ambitieux, pensait qu'il n'avait rien fait tant qu'il n'avait pas mis la main sur la totalité des États que Ferdinand son père avait possé-

dés. Il résolut donc de dépouiller ses deux sœurs, Elvire et Urraca, des petits apanages qui leur avaient été laissés. Il eut bientôt enlevé la ville de Toro, qui appartenait à Elvire. Il n'en fut pas de même de celle de Zamora, que sa position entre le Duero et la Esla rend d'une bien plus grande importance. Alphonse V en avait soigneusement relevé les murailles ruinées par Al-Manzor; et doña Urraca avait confié le soin de la défendre à Arias Gonçalo, vieux capitaine rempli d'expérience et de valeur. Les attaques tentées par Sancho pour emporter la place de vive force avaient toutes été vigoureusement repoussées. Il résolut donc de la prendre par famine. Les habitants commençaient déjà à souffrir beaucoup des inconvénients du siège, lorsqu'un nommé Vellido Dolfos, ou Vellido Ataulfe, sortit de la ville sans dire quel était son projet, mais en promettant de forcer les assaillants à se retirer.

Il se présenta dans le camp de Sancho, en disant qu'il avait été chassé de la ville, où l'on avait voulu le massacrer parce qu'il avait ouvert l'avis de se rendre; mais qu'il montrerait au roi une poterne dont on négligeait la garde, et par laquelle il était facile de pénétrer dans la ville. Sancho, plein de confiance en sa force et en son adresse, sortit de son camp seul avec Vellido Dolfos, pour aller reconnaître la partie des remparts qui lui était signalée. Mais, dans le moment où il se méloit le moins de ce transfuge, celui-ci le tua par derrière d'un coup de javeline, et se sauva en courant pour gagner la porte de la ville qui lui fut ouverte. Le Cid et plusieurs autres chevaliers de l'armée de Sancho se mirent à la poursuite du meurtrier; mais les portes de la ville se refermèrent derrière lui, au moment où ils allaient l'atteindre.

Aussitôt que la nouvelle de cette mort se fut répandue dans le camp, les soldats qui venaient de la Galice et de Léon commencèrent à s'en retourner chez eux. Il n'en fut pas de même des Castillans, qui étaient les vassaux

naturels du roi Sancho, et qui se regardaient comme engagés à plus de fidélité envers sa mémoire. Une partie d'entre eux porta le corps de don Sancho jusqu'au monastère d'Oña, où la sépulture lui fut donnée. Les autres continuèrent le siège, accusant tous les habitants de Zamora de félonie et de trahison. Ils menaçaient de raser la ville et de tuer tous ceux qui y demeuraient. Don Diego Ordoñez, de la maison de Lara, un des plus vigoureux et des plus adroits chevaliers de la Castille, se présenta près de la ville, couvert de son armure et monté sur son coursier de bataille; puis, ayant gagné un endroit élevé pour qu'on pût mieux l'entendre, il se mit à reprocher à la ville de Zamora l'assassinat du roi, appelant en champ clos la ville tout entière, et l'accusant de félonie. C'était un usage reçu en Castille, que celui qui jetait son gage de bataille à une ville, en la désignant pour cause de félonie, devait combattre successivement contre cinq champions. Arias Gonçalo et ses trois fils Pedro, Diego et Rodrigo, sortirent pour répondre à l'accusation. Les trois fils d'Arias Gonçalo furent tués. Cependant le troisième, quoique blessé à mort, en voulant porter un coup de sabre au Castillan, atteignit le cheval dont il coupa la bride, si bien que le coursier, épouvanté, emporta hors de la lice Diego Ordoñez, qui, dès lors, aux termes des lois sur les duels, défis et gages de bataille, devait être considéré comme vaincu. C'est ainsi que fut purgée l'accusation de félonie portée contre Zamora. Tout ceci, continue Mariana, ressemble moins à la vérité qu'à nos antiques romances de chevalerie. Cette réflexion n'est pas entièrement juste; ce défi et cette manière de prouver son innocence sont parfaitement dans les mœurs de l'époque. C'est bien là le caractère batailleur et chevaleresque du moyen âge, dont il reste encore quelques faibles traces dans les habitudes espagnoles. Mais ce qui doit faire considérer le fait comme apocryphe, c'est que la conséquence qu'on en tire est contraire aux principes qui,

à cette époque, réglait le duel judiciaire. Alphonse VIII, qui, plus tard, n'a fait que recueillir les usages consacrés par la tradition, s'exprime ainsi dans son *Fuero real* (*):

« Les témoins nommés par le roi doivent conduire les combattants au lieu qu'il a désigné, et leur montrer toutes les bornes de la lice, afin qu'ils connaissent bien le champ dont ils ne peuvent sortir, à moins que le roi ou les témoins ne l'ordonnent; et de la manière seulement qu'ils le prescriraient; car, si l'un d'eux sort de la lice par sa volonté ou par la force de l'autre combattant, il est vaincu.

« Cependant, s'il ne sort que par la faute de son cheval, ou parce que ses rênes sont rompues, ou par quelque autre accident involontaire, et sans y être contraint par la force de son ennemi, il n'est pas considéré comme vaincu, pourvu que, soit à pied, soit à cheval, il rentre dans la lice sitôt que cela est possible.

Ainsi, jamais un chevalier n'a pu être considéré comme vaincu, parce que la bride de son cheval a été coupée, et le chroniqueur qui a inventé ce conte était probablement quelque moine peu au fait des lois de la chevalerie.

Urraca s'empressa d'envoyer un

(*) *Fuero real* de Alonzo VIII, libro IV, tit. 21, livre IX.

Los fieles puestos por el rey han de meter el reptador y el reptado en el plazo que fuere puesto por el rey, o por quien el mandare e han de les mostrar los mojones todos del plazo, o porque sepan e entiendan bien su plazo de que no han de salir sino quando les mandaren e como les mandaren el rey salir o los fieles, ca qualquier dellos que sin mandado del rey o de los fieles saliere del plazo por su voluntad o por fuerça del otro combatidor es vencido.

Pero si por maldad del cavallo o por rienda quebrada o por otra ocasion manifestada, segun bien vista de los fieles contra su voluntad e non por fuerça del otro combatidor saliere del plazo, si luego que pudiere, de cavallo o de pie tornare al plazo, no sea vencido por tal salida.

messager à son frère pour le prévenir de la mort de Sancho, et pour lui dire qu'un grand nombre de seigneurs lui offraient la couronne. Alphonse pouvait craindre que le roi maure ne fût tenté de le retenir. Cependant il aime mieux se confier à lui que de chercher à s'échapper, et à donner une semblable marque de méfiance contre le souverain qui l'avait si gracieusement accueilli. Celui-ci avait déjà été averti des événements qui s'étaient passés près de Zamora. Il fut touché de la franchise d'Alphonse, et pour le lui prouver, il l'accompagna lui-même jusqu'à la limite de ses États. Il lui demanda seulement de rester toujours sincèrement son ami et celui d'Hescham, son fils. Alphonse en fit le serment.

Lorsqu'il se présenta dans le royaume de Léon, les habitants n'hésitèrent pas à le reconnaître pour roi. Il éprouva plus de difficulté pour la Galice. Garcia était réfugié chez Ben Abéd, roi de Séville. A la nouvelle de la mort de Sancho, il s'empressa d'accourir. C'était un esprit remuant qui pouvait encore mettre le trouble dans le royaume; mais il se rendit imprudemment à Léon, où Alphonse le fit arrêter et renfermer dans une prison, où il resta jusqu'à la fin de ses jours.

La Castille était le seul des États de son père dont il ne fût pas encore en possession. Alphonse se rendit à Burgos, où les Castellans consentirent à le reconnaître pour roi, à condition qu'il jurerait, en termes non ambigus, que non-seulement il n'avait pas participé à la mort de son frère, mais encore qu'il ne l'avait préparée en aucune manière. Tous les seigneurs présents hésitaient à faire connaître cette décision à Alphonse, et à lui demander le serment qu'on exigeait de lui. Le Cid seul osa se charger de cette mission délicate. Ce fut, dit-on, la cause de la défaveur avec laquelle Alphonse le traita par la suite. L'année 1073 commença lorsque Alphonse fut proclamé roi de Castille. Il avait alors trente-sept ans. Nous avons vu que sa libéralité lui avait mérité le surnom d'Alphonse à la Main trouée.

Son courage et son adresse dans les combats lui valurent aussi le titre d'Alphonse le Brave.

LE CID. — SA GÉNÉALOGIE, SES EXPLOITS.
— IL EST EXILÉ PAR ALPHONSE VI. —
PRISE DE SÉVILLE PAR AL-MAMOUN. —
MORT DE CE ROI. — MORT D'HECHAM SON
SUCCESSEUR. — ALLIANCE D'ALPHONSE VI
AVEC BEN-ABÈD. — PRISE DE TOLÈDE PAR
ALPHONSE.

Le Cid est un de ces héros que le peuple prend en passion, qu'il se plaît à parer de toutes les qualités, de toutes les vertus du guerrier; c'est une de ces grandes figures qui font le sujet des chants nationaux. On associe au récit de hauts faits véritables les circonstances les plus fabuleuses et les traditions les plus extravagantes; et quand l'historien cherche la vérité au milieu de ce mélange de mensonge et de réalité, il manque de guide pour discerner ce qui appartient sérieusement à l'histoire. Aussi quelquefois, pour sortir d'embarras, il nie complètement l'existence de celui que les refrains populaires ont célébré. C'est ainsi que Masdeu en agit avec le Cid Campeador. Il n'admet pas que ce héros ait vécu. D'autres historiens moins hardis ne vont pas jusqu'à nier entièrement l'existence de ce fameux capitaine; mais ils s'appliquent à prendre le contre-pied des traditions reçues; ils ne font plus qu'un chef de bandits de celui qu'on représente comme le modèle de toutes les vertus chevaleresques. Quant à nous qui n'avons pas la prétention de ne rapporter que des choses vraies, qui nous bornons à raconter les croyances espagnoles sans les critiquer, nous répéterons ce que nous trouvons d'intéressant parmi les faits qui lui sont attribués, et le lecteur saura bien faire la distinction de ce qui peut appartenir à l'histoire ou de ce qui rentre dans le domaine des romances.

Pendant le temps de l'occupation arabe, le titre de *cid*, ou plutôt de *cidi*, qui signifie seigneur, a été porté en Espagne par plus d'un chrétien.

C'est peut-être une des causes qui ont jeté tant d'obscurité et tant de confusion dans les récits. On a probablement attribué à un seul homme ce qui n'a été exécuté que par plusieurs. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on parle du Cid maintenant, on entend toujours parler de Rodrigo-Diaz, ou, suivant une contraction populaire, Ruy-Diaz, c'est-à-dire Rodrigo, fils de Diego. Il était né à Bivar, château situé à deux lieues environ de Burgos. Il descendait de Lain-Calvo, le plus jeune des deux juges auxquels, du temps de Froïla, les Castillans avaient confié l'administration de leur pays (*).

Son père, Diego Lainez, ayant été frappé au visage par le comte Lozano Gomez de Gormaz, un des seigneurs les plus vaillants de la cour de Ferdinand I^{er}, et ne se sentant plus, à cause de sa vieillesse, la force de tirer lui-même vengeance de l'insulte qu'il avait reçue, lui remit le soin de son honneur. Rodrigo, encore jeune, prit la vieille épée de Mudarra le Castillan, qui était suspendue à la muraille; il alla provoquer le comte de Gormaz, le combattit et le tua.

Ximena, fille du comte de Gormaz, alla demander justice au roi Ferdinand, non de la mort de son père, car la mort donnée dans un combat loyal ne pouvait à cette époque faire la matière d'une plainte légitime; mais elle accusait Ruy-Diaz de profiter de ce qu'elle était orpheline pour l'insulter.

(*) Voici sa généalogie telle que la donne Mariana :

Lain-Calvo eut pour femme Nuña-Bella. De ce mariage naquit Fernand-Nuño, marié à Egilona.

Leur fils fut Lain-Nuñez, père de Diego Lainez qui épousa Thereza-Nuña. Ils eurent pour fils Rodrigo-Dias ou Ruy-Diaz, surnommé le *cid* Campeador. Celui-ci épousa doña Ximena. Ils eurent un fils, Diego-Rodriguez, qui mourut du vivant de son père, et deux filles, doña Elvira et doña Sol, mariées d'abord aux enfants de Carrion; puis, en secondes noces, doña Elvira avec don Ramire, fils de Sancho-Garcia, roi de Navarre, et doña Sol avec don Pedro, fils du roi d'Aragon.

« Chaque jour, disait-elle, il vient avec son milan sur le poing, et pour me faire outrage, il le repaît aux dépens de mon colombier; il tue les colombes que j'éleve. Elles sont venues mourantes tomber près de moi, et leur sang a souillé mon tablier. Je l'ai fait dire à Ruy-Diaz. Il a répondu par des menaces. Le roi qui laisse outrager l'orpheline et qui ne fait pas justice n'est pas digne de régner. »

Ferdinand se trouva fort embarrassé; car Ruy-Diaz, voulant prouver sa valeur non-seulement aux dépens des ennemis de sa famille, mais encore de ceux de l'État, avait déjà vaincu cinq rois maures, et les avait faits prisonniers; lorsque plus tard il les avait mis généreusement en liberté, ceux-ci s'étaient reconnus ses tributaires et l'avaient déclaré leur cid. Ferdinand ne pouvait pas priver sa couronne de l'appui d'un semblable guerrier. Pour éteindre les inimitiés qui existaient entre la maison de Gormaz et celle de Lainez, il n'était qu'un moyen, c'était de les allier; aussi le roi ne trouvait-il pas de meilleur expédient que de marier Chimène et le Cid.

Un des premiers exploits du Cid fut encore un combat en champ clos. Des difficultés s'étant élevées entre don Ferdinand et don Rainire, roi d'Aragon, au sujet de la possession de Calahorra qui venait d'être enlevée aux Maures, les deux frères convinrent qu'ils choisiraient chacun un chevalier, et que celui dont le champion serait vainqueur resterait maître de la cité contestée. Martin Gomez combattit pour l'Aragon, le Cid défendit les droits de Ferdinand. Il tua son adversaire et la ville fut adjugée à la Castille.

A cette époque, Henri II était empereur d'Allemagne. La prétention qu'il éleva d'étendre sa souveraineté sur l'Espagne, ancienne province de l'empire d'Occident, donna encore au Cid l'occasion de se signaler. Les historiens espagnols, mais il faut avouer qu'ils sont seuls à parler de ce fait, racontent que le pape Victor II avait réuni un concile à Florence, dans le but de réformer la discipline ecclésiast-

tique. Des ambassadeurs de l'Empereur vinrent s'y plaindre de ce que non-seulement l'Espagne ne lui rendait pas foi et hommage, mais encore de ce que des rois espagnols s'arrogeaient le titre d'empereur que lui seul avait le droit de porter (*). Le pape embrassa dans le concile le parti de Henri II, et on envoya des députés à Ferdinand, pour lui enjoindre, sous peine d'excommunication, de quitter le titre d'empereur et de reconnaître la suzeraineté de l'empire d'Allemagne.

Ferdinand rassembla les cortès de Léon et de Castille, afin qu'elles délibérassent sur cette affaire. Dans la crainte d'attirer sur ses États un puissant ennemi, le roi se montra d'avis de céder aux prétentions de Henri II. Le Cid s'y opposa vivement: il soutint que ce serait compromettre grandement l'honneur et la liberté de l'Espagne; il parvint à faire prévaloir son sentiment. On envoya donc au pape une ambassade, dont les principaux personnages furent don Alvar-Fañez de Minaya et un comte qui, comme le Cid, portait le nom de don Rodrigue. Pour appuyer les négociations, on leva une armée, qui passa les Pyrénées sous la conduite du Cid, et qui s'établit dans les environs de Toulouse. Le pape envoya de nouveaux légats. On négocia dans la ville de Toulouse; les prétentions de l'empereur allemand furent abandonnées, et l'Espagne dut à la fermeté du Cid de conserver sa liberté intacte.

Quand Ferdinand fut mort, don Sancho le Fort n'eut pas de serviteur plus fidèle que le Cid. Ce capitaine l'accompagna à la bataille de Golpejara: ce fut lui qui ramena la victoire du côté des Castillans. Enfin il était au camp devant Zamora quand Sancho y fut tué. Il poursuivit Vellido Dolfos, et il allait le frapper de sa lance quand les portes de la ville, en se refermant,

(* Sancho le Grand, et Ferdinand lui-même, lorsqu'il eut, par la mort de Bermude, réuni les royaumes de Léon et de Castille, avaient pris quelquefois le titre d'empereur.

empêchèrent qu'il ne pût l'atteindre. Enfin, on a vu qu'il avait été chargé de demander au roi Alphonse le Brave de jurer qu'il n'avait été pour rien dans la mort de son frère.

Pendant les premières années du règne d'Alphonse, le Cid fit la guerre aux Maures de l'Andalousie; mais l'histoire de ces expéditions est entourée de trop d'obscurité pour qu'on puisse dire d'une manière certaine contre quel prince il tourna ses armes. Elles furent, au reste, toujours victorieuses, et le talent qu'il déploya dans la conduite de son armée lui valut le glorieux surnom de *Campeador*, ce qui ne signifie pas, comme le dit Muller dans sa Vie du Cid, *le héros sans égal*, mais bien le conducteur du camp, *campi ductor*. On le vantait comme le capitaine qui savait le mieux l'art de conduire une armée; on l'appelait *El-Campeador*, le plus habile en castramétation, comme de nos jours Napoléon disait du général Lobau: « C'est le premier manœuvrier de France. »

Les succès du Cid excitèrent l'envie; et comme il ne reçut pas à la cour d'Alphonse l'accueil qu'il espérait, il se retira à la campagne, sous le prétexte de soigner sa santé chancelante, mais en réalité pour laisser à la haine de ses ennemis le temps de se calmer. Pendant qu'il vivait ainsi dans la retraite, les Maures du royaume de Saragosse entrèrent sur les terres de Castille, et poussèrent leurs ravages jusqu'auprès de Saint-Étienne de Gormaz. Le Cid rassembla en toute hâte quelques troupes, se mit à la poursuite des pillards et les repoussa jusque dans leur pays; ensuite, au lieu d'entrer sur le territoire de Saragosse, il se jeta à droite et se mit à courir la campagne du royaume de Tolède, portant la dévastation jusque sous les murailles de la capitale. Il fit plus de sept mille prisonniers, et revint chargé de butin.

Al-Mamoun se plaignit de cette violation de la paix jurée, et don Alphonse ayant réuni les grands du royaume pour leur soumettre cette plainte, on

condamna le Cid à l'exil. On ne lui laissa que neuf jours pour sortir de la Castille. Le Cid obéit à l'ordre qui lui était donné; mais il manquait de l'argent nécessaire pour solder trois cents chevaliers qui suivaient sa fortune. Ne sachant comment s'en procurer, il eut recours, suivant le poème qui a célébré ses hauts faits, à un expédient qui chez nous conduirait son auteur bien près de la police correctionnelle. Il remplit deux coffres de sable, les fit soigneusement fermer et les envoya chez deux juifs, leur affirmant qu'ils étaient remplis de bijoux précieux. Il les leur laissa en gage pour une somme d'or qu'ils lui prêtèrent. Il recommanda sa femme et ses enfants à l'abbé de Saint-Pierre de Cardeña, monastère pour lequel il eut pendant toute sa vie beaucoup de dévotion. Il partit ensuite pour son exil, enleva aux Maures le château d'Alcozer, très-fort par sa position sur une roche escarpée, non loin de Calatayud et d'Alhama. De cet endroit il faisait des courses sur les terres voisines; il battit même deux capitaines que le roi de Valence envoyait pour mettre fin à ses ravages. Le butin qu'il ramassa en toutes ces rencontres fut si considérable, que non-seulement il paya les dettes qu'il avait contractées (*), mais qu'il put envoyer en présent au roi don Alphonse trente chevaux de choix, avec autant de cimenterres suspendus à l'arçon de la selle, et trente esclaves maures richement vêtus, chargés de les conduire. Le roi remercia le Cid de ce présent, mais, dans la crainte de mécontenter Al-Mamoun, il ne crut pas devoir le rappeler de l'exil; néanmoins il permit à tous ceux de ses sujets qui voulaient combattre sous les ordres du Cid d'aller le rejoindre. Il trouvait ainsi en même temps le moyen d'honorer ce brave capitaine et de débarasser le royaume d'une foule d'esprits remuants, qui, élevés dans les armes, ne pouvaient s'accoutumer au repos.

(*) On montre encore dans la cathédrale de Burgos deux coffres. Ce sont, dit-on, ceux que le Cid avait donnés en gage.